

HORIZONS ARCHITECTURE



Lina Ghotmeh, cavalière seule

PAR LISA VIGNOLI

IL EST DES VOIX QUI VOUS FONT BAISSER LE SON – de votre téléphone, de votre interphone ou, en l'espèce, de mon dictaphone – quand vous les entendez. Ce n'est pas le cas de Lina Ghotmeh. À la réécoute de notre entretien, le bouton est pressé au maximum. L'image revient alors : au milieu des diverses maquettes qui peuplent son agence du 11^e arrondissement de Paris, elle susurre, pointe les projets alentour, de manière suffisamment lente pour que les boules apposées sur la bague à sa main gauche ne s'entrechoquent pas. L'architecte n'est pas de celles qui ont besoin de parler fort ou de faire grands gestes pour être écoutées. Elle vous ressert plutôt une tasse de genmaicha et maintenant, c'est vous qui chuchotez.

La bulle, comme suspendue dans les airs, tranche avec sa présence, ces derniers mois, dans l'univers médiatique et architectural : incontournable, voire tonitruante.

Elle a récemment remporté le concours de la rénovation du British Museum de Londres, celui du vaste musée d'art contemporain d'AlUla (Arabie saoudite), posé un labyrinthe fuchsia dans un palais byzantin à la Biennale de Venise et pensé le pavillon du Qatar, prévu pour 2028, dans les Giardini de la ville – le premier érigé depuis 30 ans et le premier de l'histoire par une femme.

Avant cela, les Anglais l'ont découverte à l'invitation de la prestigieuse Serpentine Gallery ; les athlètes des JO 2024 à travers sa conception d'un bâtiment du village olympique et ses compatriotes grâce à l'édification, à Beyrouth, de son tout premier projet libanais, "The Stone Garden", immeuble rescapé – sur lequel nous reviendrons – de l'explosion dans le port de la ville, le 4 août 2020.

C'est ici, dans sa ville natale maintes fois mise à terre, que la jeune Lina a paradoxalement choisi le métier de bâtisseuse. Fille d'un entrepreneur

dans la construction et d'une mère diplômée d'architecture n'ayant jamais exercé ("*nous étions quatre enfants*", justifie-t-elle en reconnaissant du bout des lèvres dans sa trajectoire la volonté de rendre à sa mère ce que celle-ci n'aurait pas accompli – "*peut-être quelque chose de cet ordre-là, oui*"), la petite fille dessine sans cesse. Des portraits de paysages, le monde autour d'elle comme pour en créer un nouveau, chercher le beau, dans une famille qui n'a pas quitté son pays pendant la guerre.

Elle se rêve médecin en génétique ou archéologue. Inscrite à l'Université américaine de Beyrouth (AUB), temple de la pluridisciplinarité, elle suit autant des cours de biologie que d'architecture. Ses premiers projets l'aident à trancher. À 22 ans, recherche de stage : elle postule – pourquoi ailleurs ? – aux ateliers Jean Nouvel et se retrouve choisie, parmi les aspirants, pour voir évoluer l'homme en noir. Une semaine plus tard, elle est à Paris,

© BRIGITTE LACOMBE

tombe littéralement amoureuse de la ville tout en se demandant pourquoi les gens ont l'air si malheureux. Six mois passent et retour au Liban. Nous sommes en 2003 quand on la rappelle pour un projet londonien. Elle planche cette fois sur un projet londonien où se côtoient deux "starchitectes", Nouvel et Foster (qu'elle appelle désormais par son prénom, Norman). Du premier, elle apprend qu'être architecte, c'est rester un enfant, continuer de rêver. Du deuxième, comment une agence se structure. Elle fera plus tard son propre mélange, quelque part entre les deux, sans abandonner l'ambition initiale. La voici d'ailleurs, à 26 ans à peine, naviguant sur un site internet qui recense les concours d'architecture dans le monde. En Estonie, un projet de musée national sur une ancienne piste d'aviation militaire soviétique qui ressemble à des super-studios des années 1970 attire son œil. Les premiers collègues qu'elle approche déclinent. Deux autres acceptent de l'accompagner. Ils se connaissent à peine et créent pour l'occasion une

"En général, en architecture, on finit par le plus gros projet. J'ai commencé par 40 000 mètres carrés."

structure à leurs trois noms – DGT, pour Dorell Ghotmeh Tane. Sur 106 candidatures, la probabilité est mince, mais le miracle opère. *"En général, en architecture, on finit par le plus gros projet. Moi j'ai commencé par 40 000 mètres carrés"*, sourit-elle aujourd'hui. À l'époque pourtant, *"tout le monde pense que ce n'est qu'une idée, qu'on ne construira jamais"*. Le trio se rend en Estonie toutes les deux semaines pour négocier, prouver qu'ils en sont capables. Trois ans pour signer le contrat, rencontrer des politiques, des maires, se placer dans une vision qui emporte un système. Une formation accélérée du métier, mais dans un

temps long. Dix ans plus tard, lorsqu'il s'agit d'aller l'inaugurer, face à cette pièce très graphique sortie de terre, elle mesure sa responsabilité en tant qu'architecte. Pour le reste, tous trois ont désormais ce beau projet – le seul, même – à leur portfolio, sur lequel capitaliser et poursuivre. *"Mais elle voulait tracer sa route"*, se rappelle un observateur de l'époque. Ils se séparent avec pertes et fracas. Sur le site de leur ancienne structure, renvoyant désormais à leurs trois agences respectives, ce sont d'ailleurs des photos de l'une de ses œuvres à elle qui l'illustrent. Bjarke Ingels – star suédoise de l'architecture qui n'hésite pas à faire le show dans un style plus vocal que sa consœur – l'a connue à ses débuts : *"J'ai tout de suite été impressionné par Lina, elle affichait une force tranquille et une clarté d'esprit qui annonçaient une longue et brillante carrière. Gagner les concours internationaux que notre industrie requiert comme elle l'a fait n'est pas une mince affaire, c'est un vrai signe d'endurance"*, détaille-t-il.



Musée national estonien, à Tartu

HORIZONS ARCHITECTURE

Elle crée son agence à son nom – ou pas tout à fait, le sien étant El Ghotme – seule chez elle, sans réel vertige. *“Ça vient du fait d'être libanais. Je n'ai jamais pensé que je pouvais avoir peur.”* Si elle ne prononce jamais le mot « résilience » – *“the R word”*, disent ses concitoyens –, elle avance. Une recherche poussée et en amont sur les lieux. Une réponse précise à la commande. Un style qui s'adapte. *“On peut reconnaître les bâtiments de Frank Gehry partout dans le monde, ceux de Zaha Hadid aussi. Comme une signature posée dans une industrie mondialisée. Je ne pense pas qu'on soit encore dans ce type de productions”,* analyse-t-elle.

CHEZ LINA GHOTMEH, CHAQUE PROJET EST CONÇU COMME UN OBJET. Un objet à part entière. *“Si on fait le parallèle avec la littérature, on peut par exemple reconnaître que c'est le même poète qui a écrit ces trois livres, sans que ce soit évident au premier coup d'œil. C'est un processus plus complexe.”* Peu de filiation, en effet, entre un restaurant au Palais de Tokyo, à Paris, une manufacture pour Hermès dans l'Eure et, en 2020, ce *“Stone Garden”*, immeuble virtuose érigé comme une sculpture en lieu et place de l'ancien bureau d'un grand architecte libanais – Pierre el-Khoury – et livré un mois avant l'explosion de Beyrouth, à 500 mètres de là. Elle est sur place le jour même, dans un autre quartier, et se dit : *“Tout était neuf et c'est fini.”* Alors que les vitres et les intérieurs sont détruits, son bâtiment résiste. *“On dirait qu'il n'était pas là pendant le drame”,* avoue-t-elle aujourd'hui. A-t-elle une bonne étoile ? Pas vraiment. La façade intégrée à la structure n'a pas laissé passer le souffle.

Cinq ans plus tard, à la tête d'un portfolio pas encore immense, elle se retrouve parmi les 100 personnalités de *Time*. *“Ça ne m'a jamais bousculée de surprendre, mais j'ai vécu la surprise.”* Des interlocuteurs qui font des yeux ronds quand ils apprennent qu'elle – une femme – a construit un musée, une tour. Dans un univers avare de modèles féminins, elle a construit son mode de défense : une forme de mystère et de contrôle.



▼ “Actes Précis” – les ateliers Hermès, en Normandie.

Elle se laisse peu approcher. Une journaliste peut la côtoyer trois jours pendant un voyage à l'étranger sans en savoir plus sur elle à la fin du séjour. D'une pudeur extrême, elle adopte un rire gêné lorsqu'on lui pose des questions sur sa famille et sa vie personnelle. Elle aime cuisiner en couleurs, vit à quelques mètres de son agence, a aimé dernièrement un livre sur la façon dont la nourriture explique la géopolitique mondiale, voilà tout. De son mari architecte et de son fils petit génie des maths se rêvant ingénieur, elle ne dira rien. Ce qu'elle fait compte avant tout, à nous d'essayer de la comprendre. De la même façon qu'elle pense à apposer une couche supplémentaire peignée pour créer de la matière sur un de ses bâtiments, Lina Ghotmeh, cheveux courts qui font son identité, vêtue le

plus souvent de noir comme un Jean Nouvel, mais plutôt en Issey Miyake, soigne son image, met du sens jusque dans sa façon de s'habiller. *“Ce qu'on porte est notre première enveloppe.”*

“Elle habite vraiment un vêtement”, confie le couturier Rabih Kayrouz, qui a longtemps eu une boutique en face du chantier levantin de l'architecte. *“Comme toute personne devant un miroir, elle veut paraître belle, mais ne regarde pas l'autre ni ce qu'on regarde d'elle. Il faut que le vêtement l'aide à être ce qu'elle est, c'est comme ça qu'elle choisit.”* Il lui a fait porter du rose au British Museum et du rouge couture à Hollywood. *“Même quand elle change sa façon de s'habiller, ça devient un uniforme.”* Son image rencontre l'époque et celle-ci l'épouse.

Olivier Raffaelli, fondateur de l'agence Triptyque Architecture, l'a

© FRANZ BIANI / © HERMÈS, 2022

▼ Immeuble "Stone Garden", à Beyrouth.

▼ Labyrinthe "Métamorphose en mouvement", au Palais Litta, à Milan.



souvent croisée dans des concours. Il se souvient précisément de celui pour la manufacture d'Hermès, à Louviers. "Ce n'était pas un projet facile." En découvrant le dossier concurrent, il trouve "le dessin très beau, le projet simple et évident, les images magnifiques". Et quand il entre dans la pièce et aperçoit Lina Ghotmeh, il se dit : "Aucune chance, s'il y a bien quelqu'un qui incarne Hermès en architecture, c'est elle." Pour ne rien laisser au hasard, elle imprime l'univers du sellier français sur chaque brique intérieure. Si dans quelques siècles quelqu'un les découvre, il y verra un geste, le sien et celui de sa théorie (fondée depuis la conception du Musée national estonien) d'"archéologie du futur". Pour le reste, Lina Ghotmeh n'est pas une idéologue ni une obsédée du discours comme ce

"C'est sûr qu'elle fait cavalière seule. C'est sûr qu'elle n'appartient à aucune chapelle et ne fait pas, à ma connaissance, partie d'un collectif. Mais quand un homme n'y est pas, on ne le lui reproche pas."

— EMMANUELLE BORNE

chercher à briller", lâche-t-il. Quand il a vu le temps qu'elle passait sur son "petit projet" alors qu'elle venait de décrocher le British Museum, il lui a même passé un coup de fil, histoire de la déculpabiliser si elle avait besoin de prendre un peu de recul. Réponse : jamais de la vie.

DE QUOI PEUT-ON RÊVER ALORS, À 46 ANS, après avoir décroché une commande aussi prestigieuse ? "De logements d'urgence au Liban, de construire ma maison un jour, peut-être" et de décrocher le concours de l'Opéra Bastille, pour lequel elle fait partie des cinq finalistes et celui de Strasbourg, sur lequel elle planche ces jours-ci. L'opportunité d'être plus présente en France, son pays d'adoption, tandis que ses grands projets se développent davantage à l'étranger. D'ici là, elle devra s'atteler à la rénovation d'une mythologie britannique. Comment appréhender un projet de cette envergure ? "Au fil des ans, des agrandissements ont été effectués de manière un peu anarchique, par des cours couvertes notamment, avec pour conséquences une circulation plus difficile et des œuvres sublimes écrasées, explique-t-elle. On a envie de lumière, de volume. Le bâtiment manque de souffle." Lina Ghotmeh compte bien le lui apporter. Et puis, elle n'a pas peur. □